



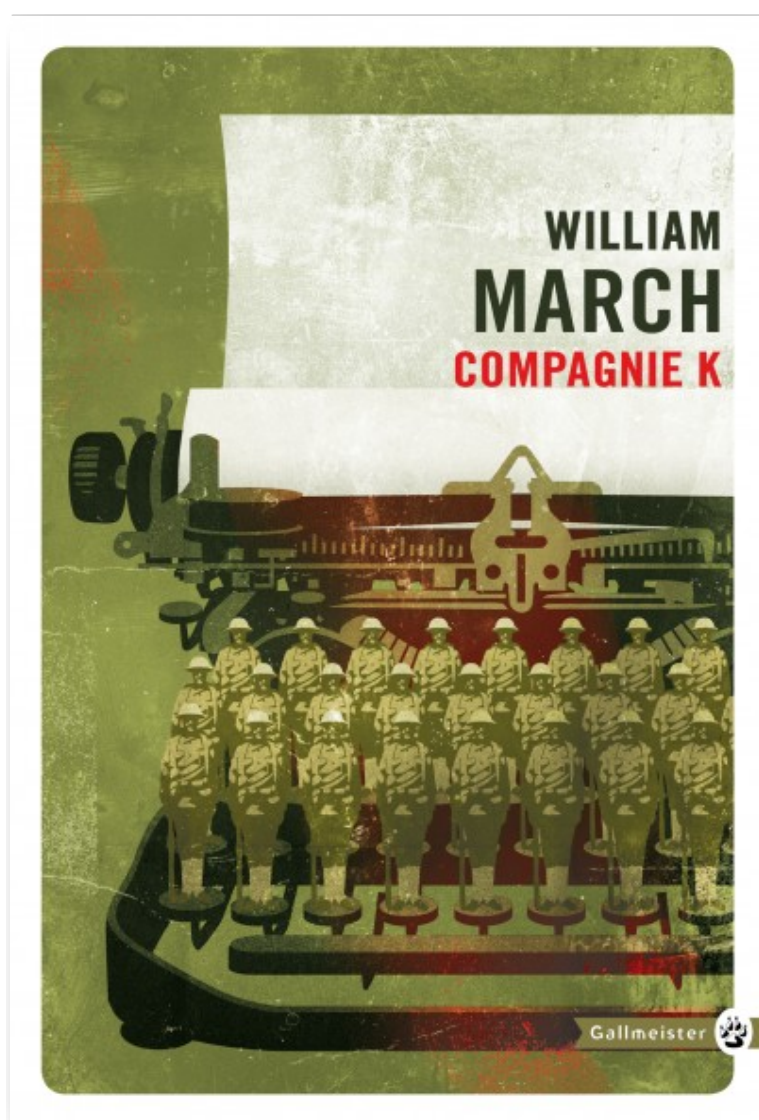
Gallmeister

DOSSIER DE PRESSE



Compagnie K

William March



CONTACT ET INFORMATIONS

Editions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris

Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Grande Guerre, du nouveau

« Compagnie K », de William March, classique américain des tranchées jusqu'ici inédit en français, n'a pas pris une ride

MACHA SÉRY

Croix de guerre, Distinguished Service Cross et Navy Cross... Rares furent les soldats à recevoir autant de distinctions que l'Américain William Campbell, alias William March (1893-1954), qui combattit durant la première guerre mondiale après s'être engagé à 23 ans dans le corps des marines. Mais, de retour au pays, comme nombre de frères d'armes ayant connu l'horreur des tranchées, le « héros », promu sergent, n'eut guère envie de relater ses exploits, encore moins de parader en uniforme. Les fantômes des camarades tombés ou mutilés, de ce jeune Allemand aux yeux agrandis par la peur qu'il avait transpercé de sa baïonnette après s'être retrouvé nez à nez avec lui, lui tenaient compagnie.

En proie à tous les symptômes de stress post-traumatique – cauchemars à répétition, culpabilité du survivant, dépression, crises d'anxiété –, il se borna à ranger ses

médailles dans une boîte à cigares et suivit par la suite une psychanalyse avec un élève de Sigmund Freud. Si cet autodidacte, fils d'un bûcheron itinérant, grimpa vite les échelons au sein de la compagnie maritime Waterman, il entreprit tardivement de raconter son expérience de la guerre. Non la sienne au sens strict, la guerre en ce qu'elle a d'universel par son absurdité, ses souffrances et sa barbarie. Ce fut *Company K*, traduit pour la première fois en France quatre-vingts ans après sa sortie aux États-Unis.

Formé de 113 fragments, éclaté en autant de points de vue, ce récit kaléidoscopique épouse la chronologie de l'engagement militaire de William Campbell. Débarqué en France en février 1918, le petit gars de l'Alabama rejoignit la ligne de front à Verdun, participa à la meurtrière bataille du Bois Belleau, prit part à celles de Soissons, de Saint-Mihiel, du Blanc Mont, où, blessé lui-même, il secourut un camarade et tint à repousser une contre-attaque de l'ennemi... Publiés dans plusieurs magazines, ces fragments furent rassemblés en recueil au début de 1933, retrouvant ainsi leur unité d'ensemble et l'ordre de leur composition.

Instantanés au fusain et à la sanguine



continuer. Ils sont soldat, caporal, sergent, adjudant-chef ou lieutenant, au total 113 Américains dont les noms (fictifs) forment les têtes de chapitre du récit de William March.

Des manœuvres de la conscription à la démobilisation de ceux qui survécurent, tous les personnages témoignent de leur expérience intime du conflit : face-à-face avec l'ennemi, exécutions sommaires, opérations suicidaires, virées au bordel, rencontres furtives avec des villageois... Celui-ci rumine sa faim, celui-là dévore un bout de pain imbibé de sang. Cet autre, hospita-

lisé et bientôt amputé, pleure de joie à l'idée d'être encore en vie. Beaucoup sont témoins de la mort de leurs camarades bombardés, égorgés, fusillés. Dans cette succession d'instantanés d'une à trois pages, pas toujours tragiques mais souvent absurdes, une même scène peut être relatée d'un double point de vue. Tel cet assassinat d'un gradé par un troufion saisi de folie paranoïaque pour n'avoir pas fermé l'œil durant une semaine.

Par la sécheresse de son style, sa forme chorale et fragmentaire, *Compagnie K*, fresque pointilliste exécutée au fusain et à la sanguine, préfigure *Sous les bombes*, de l'allemand Gert Ledig (lire « *Le Monde des livres* » du 23 août). On en sort la gorge nouée. ■ M.S.

COMPAGNIE K (Co. K), de William March, traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphanie Levet, Gallmeister, 288 p., 23,10 €.



Soldats américains en Europe, vers 1917-1918. MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES

Hormis quelques voix scandalisées par cette vision brute et désespérée, qui ne ménage ni le lecteur ni la réputation de l'armée américaine, la presse fut enthousiaste. « *Le livre de March est le cri de milliers de gorges anonymes* », commenta Graham Greene. Plusieurs critiques notèrent que, en comparaison, *A l'ouest rien de nouveau* (1929), de l'Allemand Erich Maria Remarque, paraissait gentil, presque idyllique. C'est dire la noirceur de ce recueil, qui ne cèle rien du quotidien des soldats : la faim, le froid, la peur, les atrocités vues et commises des deux côtés, les blessures physiques et les traumatismes psychologiques.

L'ambition de l'auteur était d'écrire « *une histoire de toutes les compagnies de toutes les armées* », ainsi qu'il l'explique en début de volume. « *Avec des noms différents et des décors différents, les hommes que j'ai évoqués pourraient tout aussi bien être français, allemands, anglais, ou russes d'ailleurs.* » William Campbell avait défendu sa patrie et, disait-il, le ferait, si nécessaire. En qualité d'écrivain, William March défendait la vérité. Tant pis s'il choquait les prudes et les va-t-en-guerre qui n'avaient jamais mis les pieds sur un champ de bataille. C'est le jour-naliste et écrivain Christopher Morley qui reconnut, à sa juste valeur, la force de ce témoignage : « *Aucun acte de courage pour lequel l'auteur fut décoré durant la guerre ne fut plus courageux que cette anthologie du désarroi.* »

À l'égal des récits de Dos Passos et de *L'Adieu aux armes* (1929), d'Hemingway, *Company K* est sans cesse réédité aux États-Unis. Une adaptation cinématographi-

que de Robert Elm a même vu le jour en 2004.

C'est lors d'un rendez-vous, en mars 2012, avec une responsable de l'agence new-yorkaise Harold Ober, qui représenta jadis Fitzgerald et Salinger, que Philippe Beyvin, directeur de collection aux éditions Gallmeister, s'est vu proposer ce livre parmi beaucoup d'autres. Il l'emporta avec lui et n'y pensa plus. Jusqu'à ce qu'il reçoive quelques semaines plus tard – pure coïncidence – une lettre « *boulever-*

Ce livre est « le cri de milliers de gorges anonymes », jugea Graham Greene

sante et passionnée » d'une lectrice suisse lui confiant combien ce « *livre sublime* » l'avait marqué. « *Elle nous exhortait à le découvrir et a même offert de nous le traduire gratuitement.* » Intrigué, Philippe Beyvin sortit donc *Company K* de la pile d'ouvrages où il végétait et le lut d'une traite. « *J'ai été hypnotisé. La langue n'est pas du tout datée. Ce livre novateur aurait pu être écrit aujourd'hui. Il marque une vraie rupture avec les récits de guerre héroïques de beaucoup d'auteurs américains.* »

Après *Company K*, William March écrivit neuf autres livres inspirés en partie par son enfance miséreuse dans le Sud, au sein d'une fratrie de onze enfants. Mais seul *The Bad Seed* (*Graine de poutence*, « Série noire », 1965), publié quelques semaines après sa mort et finaliste du National Book Award, fut traduit en France. ■

LE FIGARO Littéraire

7 novembre 2013

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par Éric Neuhoff eneuhoff@lefigaro.fr

Boue, sang, effroi

Ils en ont bavé. On ne peut pas dire le contraire. En 1917, une compagnie de marines est envoyée en France, sur le front.

L'enfer ne figure pas sur les cartes. Les soldats découvrent qu'il se tient dans cette portion d'Europe, à deux pas de la Marne. Ils sont 113. Chacun son tour, ils prennent la parole. Leur témoignage donne froid dans le dos. D'où sort ce livre ? William March (1893-1954), qui a participé à la guerre dont il parle, a mis du temps pour s'atteler à ce texte paru en 1933 et jamais traduit ici. On comprend qu'il lui ait fallu ça. Ce choc. Quelle claque. Où est-on ? Pas dans son fauteuil, en tout cas : sur le pont d'un bateau, dans les wagons bondés, au fond des tranchées. Il y a la peur, la saleté, la fatigue, les mesquineries,

la vermine. Drôle de chose que les hommes entre eux. En voilà un qui rêve sur une photo de Lilian Gish dans un magazine. À l'hôpital, un autre se récite du Verlaine. On se raccroche à ce qu'on peut. Ne pas oublier celui qui n'arrive pas à récupérer la baïonnette qu'il a plantée dans la gorge d'un ennemi. Dehors, les obus pleuvent. On sort la tête de l'abri et les rafales de mitraillettes se déclenchent. Des morceaux de crâne s'envolent. Les capitaines donnent des ordres idiots. Les corvées ne sont pas rares. La folie guette. Les recrues s'arrachent les tripes sur des barbelés, sont

terrifiées par les gaz.

Un jour, un jour terrible, on les a obligées à fusiller une vingtaine de prisonniers. Les cadavres hantent désormais leurs cauchemars. Ces jeunes Yankees ont vu le mal de près. Gueules cassées, amputations, visites aux bordels, ils ne s'en remettent pas. Un Allemand se réfugie dans une casemate : il a la mâchoire à moitié arrachée. Le pauvre gars essaie de la maintenir en place d'une main maladroite. Un raton laveur sert de mascotte

à la troupe. Beaucoup de morts. Les rescapés ne s'en tireront pas comme ça. De retour au pays, ils gênent tout le monde. En général, leurs fiancées ne les ont pas attendus. Ils sont défigurés, hagards, sanglotants, se déplacent sur des béquilles ou en fauteuil roulant. Ce spectacle dérange les habitants. Quand deux vétérans se croisent, ils ne savent pas de quoi parler. Le silence s'installe. Il y a des souvenirs qu'on ne partage pas. March raconte la boue, le sang, l'effroi. Il fait ça

avec des phrases sèches comme des sarments de vigne, une simplicité qui crève le cœur. « La compagnie K a engagé les hostilités le 12 décembre 1917 à 22 h 15 à Verdun (France) et a cessé le combat le 11 novembre 1918 au matin près de Bourmont. » Rompez.



Les rescapés ne s'en tireront pas comme ça. De retour au pays, ils gênent tout le monde.

COMPAGNIE K

De William March, traduit de l'américain par Stéphanie Levet, Éditions Gallmeister, 230 p., 23,10 €.

Télérama

18 septembre 2013



William March raconte une humanité condamnée à l'inhumanité de la guerre.

COMPAGNIE K

ROMAN

WILLIAM MARCH



Ils s'appellent Updike, Riggins, Calhoun ou Dickson. Ils sont capitaines, lieutenants, caporaux ou simples soldats. Tous Américains, engagés dans l'US Marines Corps qui arrive en France en 1917. Ils disent ce qu'ils voient, se disputent pour savoir s'il faut exécuter l'ordre de mitrailler des prisonniers allemands ; ils entendent, pétrifiés, le tic-tac de leur montre avant l'assaut. Blessés, entassés et étouffés dans la puanteur des trains sanitaires, ils aperçoivent des bouts de campagne française « couverte de coquelicots et de moutarde en fleur ». Une vision de paix entre la vie et la mort. Les situations grotesques et dramatiques s'enchaînent en l'espace d'un moment de vie ou de trépas, d'un flash ou d'un dialogue. Un chien devenu fou sous les bombardements tourne sur lui-même, un homme sort des tranchées pour se faire tuer en criant qu'il veut mourir. Un autre, blessé et pris dans les barbelés, est achevé par un Allemand qui le prend en pitié. Parfois, des combattants racontent leur propre mort, ou évoquent celles qu'ils ont données à coups de fusil ou de baïonnette, d'autres voient le sang jaillir de la gorge d'un camarade qui ne peut finir sa phrase...

Scènes de quelques secondes, séquences de plusieurs semaines, brutalité de l'instant ou attentes interminables, ces temps différents se déclinent au long de ces témoignages fictifs, qui composent un roman magistral, pulvérisant tous les bons sentiments. Mais sont-ils fictifs, vraiment ? William March (1893-1954) a fait la guerre, en est revenu couvert de médailles mais surtout submergé par les souvenirs, qu'il ne pouvait oublier. La guerre qu'il raconte est effroyable, stupide, incohé-

rente, hasardeuse, menée par des hommes qui condensent toute la palette d'une humanité condamnée à l'inhumanité. En 1933, quand il publie ce livre – demeuré inédit en français jusqu'à ce jour –, March a fait dire à cent treize soldats tout ce que contient la guerre : quelques secondes d'effroi et des années à souffrir.

— Gilles Heuré

| *Company K*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Stéphanie Levet | Ed. Gallmeister
| 288 p., 23,10 €.

Libération

12 septembre 2013

Comment ça s'écrit

William March ou crève

Par MATHIEU LINDON



Ce roman est un chef-d'œuvre, reconnu comme tel aux États-Unis depuis sa parution en 1933 et inédit en français jusqu'à aujourd'hui. William March, l'auteur né en 1893 et mort en 1954, est un ancien combattant de la guerre de 14 d'où il est revenu avec de hautes décorations américaines et la croix de guerre française. *Compagnie K* est composé de cent treize brefs textes (deux pages en moyenne) à la première personne du singulier mais dont le narrateur change à chaque fois, quoique parfois plusieurs voix racontent le même épisode, soldat Archie Lemon, sergent Michael Riggins, soldat Thomas Stahl, soldat Harry Waddell, caporal Clarence Foster (c'est le nom de son locuteur qui donne son titre à chaque chapitre). Le soldat du premier texte vient d'écrire un livre sur la guerre. «Au début, ce livre devait rapporter l'histoire de ma compagnie, mais ce n'est plus ce que je veux, maintenant. Je veux que ce soit une histoire de toutes les compagnies de toutes les armées.» Il y a un épisode, central dans le livre, que la femme enlèverait, celui sur «l'exécution des prisonniers», «parce que c'est cruel et injuste de tirer sur des hommes sans défense» et que

«Moi, ça me dérange pas de me faire tuer pour une chose comme ça. [...] / On est restés assis à fumer nos cigarettes et à réfléchir.»

ce n'est pas «représentatif». «La description d'un bombardement aérien, ça serait mieux ? Ce serait plus humain ? Ce serait plus représentatif ?» demande l'ancien soldat devenu écrivain. La femme trouve que oui. «Alors, c'est plus cruel quand le capitaine Matlock ordonne l'exécution des prisonniers, parce qu'il est tout simplement bête et qu'il estime que les circonstances l'exigent, que quand un pilote bombarde une ville et tue des personnes inoffensives qui ne se battent même pas contre lui ?» La femme trouve que oui : «Tu comprends, le pilote ne peut pas voir l'endroit où tombe sa bombe, ni ce qu'elle fait, il n'est donc pas vraiment responsable. Mais les hommes de ton récit, eux, les prisonniers étaient sous leurs yeux...» Et l'écrivain, l'ancien soldat : «Je suis parti d'un rire amer. / – Tu as peut-être raison, j'ai dit. Tu as peut-être formulé là quelque chose d'inévitable et de vrai.»

Tous les textes disent une aventure, un caractère ou un destin, avec une simplicité apparente qui les rend bouleversants. Sur le bateau qui amène les soldats en Europe, après un sermon de l'aumônier : «Bob Nalls s'était approché, il s'est joint à nous. / – Je réfléchissais à ce qu'il a dit à propos de cette guerre, qu'elle va mettre fin à l'injustice. Moi, ça me dérange pas de me faire tuer pour une chose comme ça. [...] / On est restés assis à fu-

mer nos cigarettes et à réfléchir.» Le soldat à l'hôpital qu'on vient d'amputer et qui n'arrête pas de pleurer, de joie et de reconnaissance en fait : «Vous comprenez, je suis resté six mois sur le front et pendant tout ce temps, j'ai cru à chaque instant que j'allais être tué... Je n'ai jamais cru que j'en sortirais vivant. Alors de me retrouver là maintenant, dans des draps propres, et tout le monde qui est si gentil avec moi... / J'ai essayé d'arrêter de pleurer mais je n'y suis pas arrivé... / – C'est pas très digne, j'ai dit, mais je suis tellement heureux, je voudrais lécher la main de tout le monde...» Dans cet univers où on sent la fatigue, la faim, la tension, la saleté, la haine inculquée, soudain un coin tranquille de la Moselle où les deux camps se partagent les horaires pour nager, jouer, faire la lessive chacun son tour. Il faut quitter l'endroit. «Mais on avait tous appris une chose : si les hommes de rang de chaque armée pouvaient simplement se retrouver au bord d'un fleuve pour discuter calmement, aucune guerre ne pourrait jamais durer plus d'une semaine.»

Compagnie K raconte aussi les victimes du gaz, ceux qui meurent sans savoir si «les Allemands vont gagner ou pas», les soldats qui sont tous des «prisonniers», sommés d'exécuter des ordres contre lesquels tous leurs sens se rebiffent. Le livre dit les inégalités inégalement perçues de classe et de culture, les fausses amitiés avec le dévouement de l'un pour l'autre et le mépris de l'autre pour l'un même si la solidarité instinctive y a aussi naturellement sa place. Il ne se termine pas avec la guerre mais s'intéresse au retour au pays, les survivants qui n'ont bientôt plus rien à se dire, comment on attend d'un ancien soldat défiguré qu'il relève de sa promesse son ancienne promesse qui lui dit «Si tu me touches, je vomis». «Depuis dix ans, je suis un quartier de bœuf sur un billot de boucher», dit un autre.

Il y a les hallucinations et la folie, l'histoire du soldat plantant sa baïonnette dans le visage d'un Allemand avec qui il tombe face à face et qui a les plus grandes difficultés à en extraire son arme. «J'ai posé la semelle cloutée de mon brodequin sur sa figure pour tirer de toutes mes forces sur la baïonnette, mais mon pied glissait tout le temps et déchirait la chair de son visage. J'ai fini par enlever la baïonnette de mon fusil. Et là, je me suis mis à courir sur le sentier aussi vite que je pouvais.» Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le courage de William March écrivain, sa capacité à ne jamais s'enfuir, ne jamais reculer face à aucun événement ni aucune sensation. ◆

WILLIAM MARCH *Compagnie K*

Traduit de l'américain par Stéphanie Levet.
Gallmeister, 288 pp. 23,10€.

la Croix

10 octobre 2013

Traduit pour la première fois en français, ce fabuleux roman, publié en 1933 aux États-Unis, fait revivre la Première Guerre mondiale à travers les yeux de cent treize hommes de la Compagnie K

Requiem polyphonique pour un monde en guerre

COMPAGNIE K

de William March

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphanie Levet, Éd. Gallmeister, 230 p., 23,10 €

Le soldat Joseph Delaney se demande pourquoi le printemps suivant de terribles combats l'herbe d'un champ de bataille « est plus verte », la végétation « luxuriante », « les coquelicots plus rouges, les bleuets plus bleus ». Pour sa femme, c'est le sang qui fertilise le sol. Pour lui, Dieu, « écœuré par les hommes et par leur cruauté sans fin les uns envers les autres », recouvre « les endroits où ils ont été aussi vite que possible ». Le ton est donné, cent treize récits s'enchaînent, brefs, intenses, émouvants dans un enchevêtrement de

témoignages plus terrifiants, crus et réalistes les uns que les autres.

De l'enthousiasme du soldat Rowland Geers chahutant dans la neige avant de partir combattre en France avec la Compagnie K en décembre 1917, au soldat Sam Ziegler de retour au pays à la fin de

la guerre, on croise : le soldat inconnu racontant son agonie, crucifié dans les barbelés ennemis ; le lieutenant Jewett rongé par le remords parce qu'il a envoyé quatre de ses hommes à la mort ; le sergent Mooney qui achève sans scrupule à coups de crosse et de baïonnette un blessé allemand ; le soldat Jacob Geller qui partage un morceau de pain imbibé du

sang du soldat allemand mort sur lequel il l'a trouvé, ou encore le soldat Edward Romano qui pleure avec le Christ rencontré lors d'un tour de garde, impuissants qu'ils sont l'un comme l'autre à mettre un terme au carnage...

Une multitude de tranches de vie saisies sur le vif, où les morts comme les vivants témoignent de ce qu'ils ressentent à un moment décisif de leur existence, des décisions qu'ils prennent, des choix qu'ils font face à l'inconcevable, à leur douleur et à celle des autres, à la mort, à la peur, à la crasse, à la folie ambiante.

En écrivant ce roman imprégné de colère et d'ironie, plus de dix ans après être revenu du front la poitrine couverte des médailles, William Edward Campbell, alias William

March (1893-1954), veut démontrer que la guerre n'est qu'une succession d'horreurs et de situations absurdes dont il n'y a aucune gloire à tirer. En cédant le premier rôle à ces soldats, il rend hommage à ses frères d'armes, redonne corps à leur humanité. Certains passages sont si intenses qu'ils vous irradiant d'émotions.

On se demande pourquoi une telle œuvre n'a pas été traduite plus tôt. Sa remise en cause de l'iconographie guerrière, si chère aux mythes fondateurs des identités nationales, y est certainement pour quelque chose. Ce roman, encensé à sa sortie, n'a jamais connu le succès qu'il méritait. Il serait temps que les choses changent...

EMMANUEL ROMER

March rend hommage à ses frères d'armes, redonne corps à leur humanité.

Soldats de l'apocalypse

William March a recueilli les témoignages de 113 marines, ses compagnons d'infortune sur le front de la Marne. D'une écriture froide comme un linceul.

La littérature américaine n'a pas fait grand cas de la Première Guerre mondiale, à part Hemingway (*L'Adieu aux armes*), Faulkner (*Monnaie de singe*) ou, plus près de nous, Joseph Boyden, qui évoque dans *Le Chemin des âmes* les tragédies vécues par des milliers d'Amérindiens sur les champs de bataille français. C'est dans cet enfer que débarque aussi William March, un troufion de 23 ans brutalement arraché à son Alabama natal. En juin 1918, à quelques encablures de la Marne, il participe à la bataille du bois de Belleau, une effroyable boucherie qui détient le triste record du nombre de soldats américains tués en une seule offensive. William March y est blessé et rentre médaillé aux Etats-Unis, mais si traumatisé qu'il attend dix ans pour s'atteler à cette *Compagnie K*. Ce roman témoignage donne, à tour de rôle, la parole à 113 frères d'armes contraints de tutoyer la mort sous la mitraille ennemie, dans le fracas de ces « orages d'acier » dont parla Ernst Jünger.

D'une confession à l'autre, l'Américain (1893-1954) peint les carnages dans leurs moindres détails, une danse macabre où l'Histoire ricane en dévorant des innocents. « Il m'a toujours semblé que Dieu était écœuré par les hommes, par leur cruauté

sans fin les uns envers les autres », dit un vétéran de cette sale guerre, avant l'entrée en scène d'autres suppliciés. Pour décrire la peur de chaque instant, le vacarme assourdissant de l'artillerie, les billes de shrapnells qui lacèrent les visages, l'assaut des poux et des gaz destructeurs, l'angoisse de la prochaine attaque, les baïonnettes qui embrochent les corps, les mutilations, les amputations sommaires au bord des talus, la terre réduite à un tas de cendres, les ordres absurdes,

les corvées, les embuscades, les opérations suicidaires et le calvaire des blessés qui hurlent de douleur, déchiquetés sur les barbelés.

Compagnie K est un récit apocalyptique, où les morts surgissent d'outre-tombe en dénonçant la guerre, toutes les formes de guerre. Et où les rescapés ne trouvent pas de mots assez forts pour nommer l'innommable. Froide comme un linceul, l'écriture de William March nous glace d'effroi : requiem pour un monde en flammes, lorsque le cauchemar patrouille dans les tranchées, entre les cadavres. Avec ce commentaire d'un des soldats de la Compagnie K : « J'aimerais qu'ils puissent savoir que j'ai honte pour l'humanité entière. » ●

André Clavel

Compagnie K,
par William March,
trad. de l'anglais (Etats-Unis)
par Stéphanie Levet.
Gallmeister, 288 p., 23,10 €.

[Extrait]

« Quand j'ai vu Jakie Brauer tomber, et ses artères qui crachaient le sang contre la paroi de la tranchée comme un poulet quand on lui a arraché le cou, ça m'a tellement surpris que je suis resté planté comme un imbécile pendant que le gamin allemand escaladait le parapet et partait en courant. Au bout d'un moment, j'ai repris mes esprits et je me suis mis à lui courir après. J'aurais pu lui tirer dessus facile, mais c'était encore trop bien pour cette ordure. [...] Il a presque réussi à me faire perdre mon souffle, mais j'ai fini par le rattraper. Je lui ai enfoncé ma baïonnette dans le corps une fois et puis deux et puis encore. Et après je lui ai frappé le crâne avec la crosse de mon fusil. C'était un sale coup de traître, couper la gorge de Jakie comme ça. » (Page 76.)



« ORAGE D'ACIER » La bataille du bois de Belleau (Aisne), en juin 1918, où William March est blessé et où un nombre effroyable de ses frères d'armes sont tués.

RUE DES ARCHIVES/THE GRANGER COLLECTION N.Y.C.



5 octobre 2013



Des Yankees dans les tranchées

A l'occasion du centenaire de la boucherie de 1914-1918, les récits historiques revisitant la Grande Guerre vont fleurir dans les librairies. Mais, pour avoir une idée sensible, presque physique, de ce qu'ont enduré des centaines de milliers de troupes, il faudra absolument ouvrir ce roman publié en 1933 aux Etats-Unis et resté

inédit jusqu'à ce jour en France. En 113 textes très courts, écrits à la première personne du pluriel, William March, ancien combattant devenu un écrivain reconnu, y racontait « à plat » le quotidien ordinaire et terrifiant d'hommes jeunes et candides, ceux de l'imaginaire compagnie K, envoyés sur le front en France. Chacun, à son tour, dit les horreurs, les

bassesses ou la naïveté de certains compagnons d'armes comme les abus de pouvoir de petits chefs sadiques. Aux récits héroïques et quelquefois brillants sur l'illusion romanesque de la guerre, ces tragédies mêlées apportent le plus bouleversant et cinglant des démentis. ■ A.L.

Compagnie K, de William March, Gallmeister, 226 p., 23,10 €.

Le Point

12 septembre 2013

A l'ouest, du nouveau

Les éditions Gallmeister exhument une pépite américaine sur la Grande Guerre.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Plus de 500 livres autour de la Grande Guerre sortiront dans les douze mois. Un des plus beaux sera sans doute cette « Compagnie K ». Les éditions Gallmeister ont le chic pour exhumers des pépites. En voici une, ramassée dans une mine oubliée de la littérature américaine des années 30. March, on le connaissait pour avoir été, en 1954, l'auteur de « Mauvaise graine », un classique de la violence infantile. Mais entre février et novembre 1918 ce marin de l'Alabama, porté volontaire, puis décoré de la Croix de guerre, avait emmagasiné assez de

ACTES SUO

■■■ souvenirs du côté de Verdun pour en revenir à moitié dingo et... écrivain. Il lui faudra près de quinze ans, une vie d'employé de compagnie maritime, quelques cours d'écriture, pour cracher sa grande œuvre. Si originale, si moderne, si juste qu'on comprend que Hemingway lui ait exprimé sa dette après avoir publié « Pour qui sonne le glas ».

L'idée est géniale. Donner la parole à 115 bonshommes de sa compagnie, du simple soldat au capitaine, qui tour à tour, en une ou deux pages, racontent une scène résumant à elle seule leur guerre, et toute la guerre. March a de la suite dans les idées et on commence piano, avec les manœuvres joyeuses, la traversée avec le sermon du prêtre, le défilé dans un village français en deuil stupéfié par ces clowns américains. Puis on entre dans le vif du sujet. Chaque « pièce » est un petit chef-d'œuvre. Chaque voix de cette compagnie, qui vaut toutes les compagnies, traduit à hauteur d'homme, dans des épiphanies d'un réalisme écrasant et parfois loufoque, une dimension de ce conflit qui liquida l'humanisme : le rêve d'un steak-frites, une trêve au bord d'un fleuve, l'incapacité à ne pas désertir, un délire suicidaire, les divagations d'un blessé, le lutinage infructueux d'une Française dans les champs. On accède au tragique avec le soldat Edward Romano, qui voit en hallucination le Christ déguisé en soldat impuissant. Mais March est une deuxième fois génial : il donne la parole aux morts autant qu'aux vivants. Certaines scènes sont alors racontées du point de vue du trépassé et du survivant. Déchirant quand c'est un officier qui a envoyé ses hommes à la mort ou quand un soldat éventre son lieutenant qui ne le



Tranchées, 1918. Dans son roman publié en 1933, William March donne la parole à 115 soldats de la « Compagnie K ».

laissait pas dormir. Deux chapitres seulement excèdent deux pages : l'agonie du soldat inconnu pris dans les barbelés, qui jette tous ses papiers pour qu'on ne lui rende pas hommage, et le soldat Burt hanté après guerre par le souvenir de son premier Allemand terminé à la baïonnette. Une histoire vécue par March, qui fut sans doute à l'origine de ce qu'il faut ranger parmi les très grands livres sur cette guerre ■

« Compagnie K », de William March (Gallmeister, 230 p., 23,10 €). En librairie le 12 septembre.

LE FIGARO
MAGAZINE

13 septembre 2013

WILLIAM MARCH
Cadavres exquis

Paru en 1933, mais inédit en France, *Compagnie K* est une merveille. On y découvre la guerre de 14 vue par une compagnie de l'US Marine Corps. A travers les regards multiples et croisés des combattants, l'auteur décrit les mondes qui surgissent au gré de leurs perceptions et aventures. Aux féeries cruelles et sanglantes succèdent des comptes rendus cliniques et glacés, bouffées délirantes et accès de naïveté burlesque. Christ surgissant des tranchées,



soldat raccourcissant ses bottes et découpant au passage ses chairs et os, vaudeville agricole tournant au tragique, snipers en goguette rêvant de fêtes foraines : autant de séquences brèves mais explosives qui, telles des balles traçantes, éclairent provisoirement les nuits au sein desquelles des créatures égarées creusent leur tombe. C'est une étrange et étourdissante ballade écrite au rasoir, au milieu des feux follets qui, cent ans plus tard, continuent de sourdre de ces glaises du Nord gorgées de cadavres. C'est peu dire que l'on quitte ému cet envoûtant portfolio.

P. C.*Compagnie K.*, Gallmeister, 230 p., 23,10 €. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphanie Levet.

LiRE:

octobre 2013

Face au combat

William MARCH

Inédit jusqu'à aujourd'hui, *Compagnie K* donne la parole aux soldats de la Première Guerre mondiale. Poignant et essentiel.

La Première Guerre mondiale a toujours été un vivier inépuisable de littérature. Impossible de dresser la liste des grands textes nés de ce moment marquant de l'Histoire, d'*A l'Ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque (Le Livre de poche) à *Nous étions des hommes* de Frederic Manning (Phébus/Libretto). L'étonnant *Compagnie K*, publié en 1933 et inédit en français à ce jour, est à placer au plus haut.

Son auteur, William March (1893-1954), s'est engagé en 1917 dans l'US Marine Corps. Il a combattu en France et est ensuite rentré au pays décoré par la croix de guerre, la Distinguished Service Cross et la Navy Cross. *Compagnie K*, il mit dix ans à l'écrire. A son propos, Graham Greene se montrait formel. « Le livre de March est le cri de milliers de gorges anonymes. [...] Sa prose est brute, lucide, sans artifice littéraire », avançait-il fort justement.

Compagnie K alterne les voix. Celles de soldats que l'on suit entre leur formation militaire, dans un camp d'instruction en Virginie sous la neige, à leur éventuel retour aux Etats-Unis. Les héros successifs de March ont le grade de caporal, de lieutenant, de sergent, d'adjudant-chef, quand il ne s'agit pas de simples petits bleus. Le départ du chœur est donné par le soldat Joseph Delaney. Lequel a envie d'écrire quelque chose sur sa compagnie, de parler des hommes qui l'entouraient.

Les voici sur le point d'embarquer sur un navire de transport. Qui se chamaillent, avec l'envie de s'amuser encore un peu. Avant de partir pour une guerre censée « mettre fin à l'injustice ». Les hostilités



William March



★★★
Compagnie K
(Company K)
par **William March**, traduit
de l'anglais
(Etats-Unis)
par Stéphanie
Levet, 288 p.,
Gallmeister,
23,10 €

commencent à Verdun en décembre 1917. Il y a la mitraille, les fusées qui fendent la nuit. Les explosions d'obus qui vrillent et sifflent dans le ciel. Les champs de bataille détrempés, les barbelés emmêlés, les arbres calcinés, « plantés comme des chicots dans une mâchoire décharnée », les tranchées où il faut parfois se battre à la crosse de fusil ou au couteau...

En une centaine de courts chapitres qui sont autant d'épiphanies, March montre tour à tour ceux qui tombent au combat. Ceux qui se retrouvent en piteux état à l'hôpital. Ceux qui ne veulent plus avancer ou se demandent s'ils vont s'en tirer. En chemin, le lecteur croise même le soldat inconnu. En train de hurler de douleur d'une voix stridente lorsque surgit une sentinelle allemande... **Alexandre Fillon**

la Croix

10 octobre 2013

Traduit pour la première fois en français, ce fabuleux roman, publié en 1933 aux États-Unis, fait revivre la Première Guerre mondiale à travers les yeux de cent treize hommes de la Compagnie K

Requiem polyphonique pour un monde en guerre

COMPAGNIE K

de William March

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphanie Levet, Éd. Gallmeister, 230 p., 23,10 €

Le soldat Joseph Delaney se demande pourquoi le printemps suivant de terribles combats l'herbe d'un champ de bataille « est plus verte », la végétation « luxuriante », « les coquelicots plus rouges, les bleuets plus bleus ». Pour sa femme, c'est le sang qui fertilise le sol. Pour lui, Dieu, « écœuré par les hommes et par leur cruauté sans fin les uns envers les autres », recouvre « les endroits où ils ont été aussi vite que possible ». Le ton est donné, cent treize récits s'enchaînent, brefs, intenses, émouvants dans un enchevêtrement de

témoignages plus terrifiants, crus et réalistes les uns que les autres.

De l'enthousiasme du soldat Rowland Geers chahutant dans la neige avant de partir combattre en France avec la Compagnie K en décembre 1917, au soldat Sam Ziegler de retour au pays à la fin de la guerre, on croise : le soldat in-

connu racontant son agonie, crucifié dans les barbelés ennemis ; le lieutenant Jewett rongé par le remords parce qu'il a envoyé quatre de ses hommes à la mort ; le sergent Mooney qui achève sans scrupule à coups de crosse et de baïonnette un blessé allemand ; le soldat Jacob Geller qui partage un morceau de pain imbibé du

sang du soldat allemand mort sur lequel il l'a trouvé, ou encore le soldat Edward Romano qui pleure avec le Christ rencontré lors d'un tour de garde, impuissants qu'ils sont l'un comme l'autre à mettre un terme au carnage...

Une multitude de tranches de vie saisies sur le vif, où les morts comme les vivants témoignent de ce qu'ils ressentent à un moment décisif de leur existence, des décisions qu'ils prennent, des choix qu'ils font face à l'inconcevable, à leur douleur et à celle des autres, à la mort, à la peur, à la crasse, à la folie ambiante.

En écrivant ce roman imprégné de colère et d'ironie, plus de dix ans après être revenu du front la poitrine couverte des médailles, William Edward Campbell, alias William

March (1893-1954), veut démontrer que la guerre n'est qu'une succession d'horreurs et de situations absurdes dont il n'y a aucune gloire à tirer. En cédant le premier rôle à ces soldats, il rend hommage à ses frères d'armes, redonne corps à leur humanité. Certains passages sont si intenses qu'ils vous irradiant d'émotions.

On se demande pourquoi une telle œuvre n'a pas été traduite plus tôt. Sa remise en cause de l'iconographie guerrière, si chère aux mythes fondateurs des identités nationales, y est certainement pour quelque chose. Ce roman, encensé à sa sortie, n'a jamais connu le succès qu'il méritait. Il serait temps que les choses changent...

EMMANUEL ROMER

March rend hommage à ses frères d'armes, redonne corps à leur humanité.

La vie

7 novembre 2013

WILLIAM MARCH Compagnie K

 ROMAN

William March a fait partie de ces soldats américains débarqués dans l'enfer des tranchées en 1917. Rentré chez lui, après une blessure dans la terrible boucherie du bois Belleau, il a mis dix ans à écrire ce roman sur sa guerre. Il a imaginé de donner la parole aux 113 soldats d'une compagnie engagée dans les combats. Et ça donne ce roman

polyphonique dont les voix se rejoignent dans le même cri. Ceux qui vont mourir prononcent leurs dernières paroles. Ceux qui sont morts parlent aussi. Les artères du soldat Jackie Brauer crachent le sang « *comme un poulet quand on lui a arraché le cou* ». La peur est partout. Le pain lui-même est imprégné de sang. Cette pépite, écrite au scalpel, devenue un classique aux États-Unis, n'avait jamais été traduite en français. C'est pourtant le chef-d'œuvre américain sur la guerre des tranchées. Une fresque magnifique qui donne voix à toutes les victimes anonymes.  Y.V.

Gallmeister, 23,10 €.

ROMAN

Fragments de voix de l'horreur

Les Editions Gallmeister traduisent, pour la première fois en français, un classique de la littérature anti-guerre américaine, *Compagnie K* de William March. Un chef-d'œuvre cru de souffrance, de réalisme et d'ironie sur la Grande Guerre. Et un événement de cette rentrée littéraire.



Soldats français dans les tranchées après un bombardement allemand le 30 juin 1915.

© Héritage Images/Leemage

La littérature de la Première Guerre mondiale (1914-1918) a ses classiques cocardiers, non sans émotions, à la gloire du sacrifice des poilus tels *Les Croix de Bois* de Roland Dorgelès et *Ceux de 14* de Maurice Genevoix; ses témoignages les plus bruts de décoffrage, au pacifisme criant (*Le Feu* d'Henri Barbusse) ou aux descriptions saisissantes tendues par un nationalisme sous-jacent (*Orages d'acier* d'Ernst Jünger); ses pépites longtemps dédaignées, comme *Capitaine Conan*

de Roger Vercel (prix Goncourt 1934), avant d'être réhabilitées par le septième art, en l'occurrence par Bertrand Tavernier en 1996; enfin ses génies fauchés en pleine maturité (Charles Péguy) ou traumatisés à jamais dans leur vision pessimiste et sardonique de l'existence (Céline).

FORME ORIGINALE

L'essentiel de cette littérature est de langue française et allemande. On découvre donc avec une grande curio-

sité *Compagnie K* de l'Américain William March, traduit par les Editions Gallmeister qui ajoutent à leur collection «Americana» ce qui sera sans nul doute l'un de ses fleurons; un classique outre-Atlantique depuis sa parution en 1933, sans cesse réédité et comparé à la grande œuvre d'Erich Maria Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau*; une fiction qui sent puissamment le vécu puisque son auteur s'engagea dans l'armée en 1917, connut les conditions de vie calamiteuses

des tranchées

des tranchées de Verdun et survécut à la bataille du bois Belleau qui saigna les US Marine Corps.

De William March, né en Alabama en 1893, mort à La Nouvelle-Orléans en 1954, on ne connaît guère en français qu'un vieux titre de la Série Noire, *Graine de Potence*, les cinéphiles tenant en haute estime l'adaptation sur grand écran par Mervyn LeRoy de cette histoire épouvantable de petite fille meurtrière (*The Bad Seed*, 1956). En ce qui le concerne, *Compagnie K* appartient pleinement au registre de la littérature de guerre – anti-guerre pour être exact. Ce roman original se profile comme une œuvre d'une grande modernité, préfigurant les audaces littéraires des ouvrages qui paraîtront au retour des vétérans de la Deuxième Guerre mondiale comme *Les nus et les morts* de Norman Mailer et *Abattoir 5* de Kurt Vonnegut, ou des GI's du Viêt Nam, de *Méditations en vert* de Stephen Wright à *Sympathy for the Devil* de Kent Anderson (voir EM 35).

GUERRE AU QUOTIDIEN

En effet, *Compagnie K* se présente sous forme de fragments de voix de 133 soldats, certes fictifs, mais à la résonance déconcertante de réalisme. La plupart des témoignages sont ceux de fantassins sans grade; on ne compte qu'un capitaine et quatre lieutenants. Et tous ont les accents de la vérité la plus crue, la plus parlante. Sans concessions. Sans fioritures. Sans tabous.

Les attaques de nuit font écho aux obus qui déchirent l'air avant d'exploser. Les ordres ubuesques répondent aux situations les plus incongrues. Partout la boue, les rats, le froid. Et la

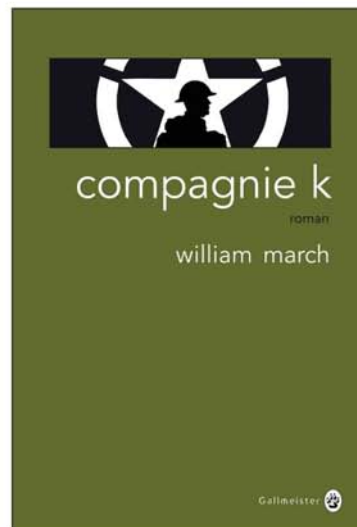
peur. La folie. Un certain pragmatisme aussi, à toute épreuve, les conseils d'un planqué n'étant pas les moins salvateurs: «Faut savoir se servir de sa cervelle dans l'armée si l'on veut survivre!».

TOUS TRAUMATISÉS

Les réflexions d'un mutilé qui, depuis dix ans, est «un quartier de bœuf sur un billot de boucher» poussent à l'admiration tandis que l'envie du suicide est ôtée par un copain qui menace de vous faire sauter le caisson. Les prisonniers? Exécutés. La tentation de la désertion fauche celui qui recule sans pouvoir s'arrêter, et c'est déjà fini. Quant à la gloire, on la cherche en vain. Tout passe grâce à un humour désarmant, une ignorance inoffensive, des anecdotes jamais futiles. Et trépassé. Les morts comme les vivants.

Il faut beaucoup de droiture et de lucidité pour faire tenir en une ou deux pages, jamais plus de quatre, autant de vérité humaine. Traumatisé par l'épreuve du feu, William March a mis dix ans à écrire ces éclats de mémoire. Hanté par une question, capitale, douloureuse, lancinante: peut-on vraiment survivre? Le soldat Plez Yancey a connu la fraternité des armes sur les bords de la Moselle; il est catégorique: «Si les hommes de rang de chaque armée pouvaient simplement se retrouver au bord d'un fleuve pour discuter calmement, aucune guerre ne pourrait jamais durer plus d'une semaine».

Le soldat inconnu de la Compagnie K apporte, lui, sa réponse à «la bêtise fondamentale de la vie»: tripes à l'air, la chair emberlificotée dans les barbelés, ne voulant pas devenir un alibi supplémentaire du mensonge officiel



La *Compagnie K* ou la Grande Guerre sans la moindre fleur au bout du fusil.

(«Ils ont connu le bonheur de donner leur vie pour une Noble Cause!...»), il choisit de «disparaître complètement», sans plaque ni casque d'identification, lettres et photos personnelles; et un soldat allemand, cet ennemi officiel, de l'achever, pleurant de voir son frère humain agonisant.

SURVIVANTS CONDAMNÉS

De retour de l'horreur, l'un des soldats, Colin Urquhart, a un avis dont la radicalité est à la mesure de la profondeur de ces fragments calcinés de réalisme: «Je n'ai ni théories ni remèdes à proposer. Mais tout ce que je sais, malgré tout, c'est qu'il devrait y avoir au nom de l'humanité une loi rendant obligatoire l'exécution de tout soldat qui a servi au front et réussi à y échapper à la mort. Il est bien entendu impossible qu'une telle loi soit votée: car les chrétiens qui prient dans leurs églises pour la destruction de leurs ennemis et glorifient la barbarie de leurs soldats en les couvrant de bronze – ces mêmes personnes jugeraient cette mesure sauvage et cruelle et courraient aux urnes pour la rejeter». ■ Thibaut Kaeser

William March, *Compagnie K*, Gallmeister, 288 pages.